

vous dire ce qui se passa en moi lorsque je compris que Jeanne comparait à ce redoutable tribunal dont elle craignait tant les arrêts !

Je lui ai rendu moi-même les derniers devoirs ; deux fois j'ai cru que je ne pourrais aller jusqu'au bout de cette triste entreprise. Le cœur me manquait, mes forces me trahissaient.

Ah ! comme la nature se révolte dans ces terribles moments ? . . .

Elle était belle encore ma Jeanne bien-aimée, étendue sur son dernier lit de repos. Elle paraissait doucement endormie, et il me semblait qu'elle allait se réveiller, rouvrir ses yeux et nous parler encore Sa maladie, sa mort, tout cela était-ce donc autre chose qu'un rêve affreux ? Je ne pouvais croire que j'étais pour jamais séparée d'elle.

Alfred restait enfermé dans sa chambre, en proie à un désespoir effrayant. J'allai le chercher, pensant qu'il pourrait éprouver quelque consolation en la revoyant encore. Il me suivit sans prononcer un mot, éclata en sanglots en voyant ce qui nous restait de sa Jeanne si tendrement aimée, et ne voulut plus la quitter jusqu'au lendemain matin.

La pauvre petite Marie a été bien oubliée pendant ces heures de cruelles émotions. Hélas ! un jour elle comprendra ce qu'elle vient de perdre.

Moulins, le 16 février.

Depuis huit jours, ma bien chère amie, il nous avait été impossible de causer, Alfred et moi. Dès que nous essayions quelques mots, les larmes nous suffoquaient. C'était la seule manière de nous comprendre. Enfin, hier, m'armant de courage, je me hasardai à lui adresser quelques questions sur ce qu'il comptait faire.

“ Partir de suite, pour lui obéir, me répondit-il. Dans notre dernier entretien, elle m'a parlé de sa fille, de ce qu'elle avait réclamé de votre amour pour elle, de l'isolement dans lequel j'allais me trouver après sa mort, et exigé de moi que je voyageasse pendant plusieurs années ; mais j'aurai beau changer de place, courir le monde, pourrai-je jamais me consoler de la perte que nous venons de faire ! ”

Je me doutais bien de ce que Jeanne avait demandé, et j'engageai Alfred, puisque son parti était pris, à quitter Moulins le plus tôt possible.

“ Et vous ? me dit-il.

— Je partirai en même temps avec notre chère enfant, Alfred, et j'irai chez Mme Mirfleux : peut-être y aura-t-il moyen d'arranger les choses de façon à ce qu'elle me reçoive chez elle pendant tout votre voyage.

— J'en serais bien heureux, me répondit-il. Ma pauvre petite Marie me rattache seule à la vie.”

Et il me dit, dans les termes les plus touchants, qu'il appréciait